



Chroniques

PREMIER ROMAN
BARBARA CASSIN
de l'Académie française

Les petites Sino-Américaines



L'AMÉRIQUE ADORE
ÂPRE CŒUR, DE JENNY
ZHANG (voir *The New Yorker*, *Slate*, *New York Magazine*)... On la comprend : il s'agit d'elle et

de ce qu'elle ne sait pas d'elle. L'Amérique vue du dedans mais depuis ailleurs, par les yeux des immigrants chinois qui y trouvent et n'y trouvent pas leur place. Plus exactement, par les yeux de deux petites filles, une Christina eczémateuse et une Annie, ou Jenny. La première, Christina, « l'âpre cœur », ses parents la nomment tendrement « *mon aigrelette* », « *ma tartelette* », « *ma prune verte* », car elle adore ce qui agace les dents. Eux galèrent à chercher un boulot et volent avec science au supermarché, si faméliques qu'ils la renvoient un an à Shanghai chez les grands-parents. L'autre arrive après ses parents, qui s'en sortent mieux. Aucun lien entre les deux filles, sinon que les familles ont dormi dans la même pièce sur des matelas pleins de punaises au temps de leur galère maximale.

Les deux filles disent chacune « je », et il n'est pas facile de comprendre comment ça s'articule. Le livre n'est pas un roman, plutôt des *stories* : il faudrait le pluriel, « récits », sur la couverture. On apprécierait mieux les analogies, répétitions, complications, qui structurent le sort des immigrés chinois aux Etats-Unis. Comment ils survivent avec la peur ; comment ils persèverent, adorent et élèvent leurs enfants, oublient et n'oublient pas leur passé, avec ici un oncle là une grand mère qui viennent

en visite, apportant le flash-back des mœurs et le souvenir des gardes rouges, à trente ans de distance – tortures infligées et subies, comme celle de l'institutrice sur le bras de laquelle on grave « $2+2=5$ ». Bref, comment la famille étouffe, avec le petit frère et les amies de tous les dangers, sexe inclus.

C'est aussi la Chine qui se voit

Comme dit Christina, « *l'échec n'existe pas, il suffit de recommencer un million de fois et quelques* ». Mais, pendant longtemps, il n'y a qu'une seule chose à dire : « *Je suis désolée, désolée, désolée.* » Pourtant, « *de temps à autre, mes parents me montraient comment être libre* » : dans la vieille Pontiac, ils partent tous à l'aventure. Jusqu'à la grande liberté, celle des études en Californie, coûteuses évidemment, et un poste de professeur d'anglais en banlieue parisienne

En fin de compte, il y va de l'amour-haine des Américains, aux deux sens du génitif et dans un autre sens encore : « *Plus mon père insistait sur la haine que les Américains nous portaient, plus je me mettais à soupçonner que c'était peut-être lui qui nous haïssait.* » Car depuis l'Amérique, c'est aussi la Chine qui se voit : tout cela est, au sens propre, bouleversant.

Voilà un premier roman étouffant et libre. Les remerciements de l'auteure se concluent : « *Pour finir, un amour éternel à ma famille à Shanghai et à New York. A nainai, yeye, haobu, gonggong – j'essaie toujours de vous atteindre dans ma langue d'enfance.* » Cette tension-là joue



tout du long. Comme dit Jenny : quand elle essayait de prononcer « *P-e-n-e-l-o-p-e* » et que tout le monde riait, « *je riais moi aussi timidement, même si ce que j'aurais voulu dire, c'était : Branleuse d'enfoirée... J'ai appris cette langue il y a deux ans... Quand je rentre chez moi, je ne dis pas "Maman, j'suis rentrée!" je dis "Wo hui lai le ma ma".* »

Comprenez-vous ces filles maintenant ? ■

ÂPRE CŒUR
(Sour Hearts),
de Jenny Zhang,
traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Santiago Artozqui,
Picquier, 384 p., 22 €.

Barbara Cassin, Alexandre Jollien, Catherine Malabou et Franck Thilliez tiennent ici à tour de rôle une chronique.
PHOTOS: MELANIA AVANZATO, FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD,
JOHN FOLLEY/OPALE/LEEMAGE. PUF.